Ce que brûler des livres veut dire

David Zerbib

Une conférence de 1983 du philosophe Leo Löwenthal sur les autodafés nazis se révèle dans l'air du temps

Voici un livre qui parle des livres qu'on veut réduire en cendres et au silence. *Autodafés. Ces livres qu'on brûle* est la traduction d'une conférence donnée en 1983 par le philosophe et sociologue allemand Leo Löwenthal (1900-1993). Inédit en français, ce texte fut rédigé à l'occasion de la commémoration du cinquantenaire des autodafés organisés le 10 mai 1933, quelques mois après l'accession au pouvoir d'Adolf Hitler, à Berlin et dans plusieurs autres villes universitaires d'Allemagne. Plus de 20 000 livres incarnant *« un esprit non allemand »*, selon les critères des bibliothécaires et étudiants nazis à l'initiative de l'action, furent brûlés ce soir-là sur l'Opernplatz, dans la capitale du Reich. Devant le brasier, où périssaient des œuvres d'écrivains juifs et d'opposants politiques, communistes ou pacifistes en particulier, Joseph Goebbels, ministre de la propagande du gouvernement national-socialiste, prit la parole pour féliciter les étudiants de vouloir ainsi *« confier aux flammes l'esprit malfaisant du passé »*.

Cité par Leo Löwenthal, ce discours est reproduit en annexe de la très riche édition composée par Roland Béhar autour du texte de la conférence. Documents et commentaires permettent ici de contextualiser l'autodafé de mai 1933 et, au-delà, de mettre en perspective le propos de Löwenthal. Le philosophe souhaitait inscrire l'événement non seulement dans l'histoire allemande – rappelant l'autodafé de Luther, en 1520, ou celui de la fête de la Wartbourg, en 1817, qui avait horrifié Goethe – mais aussi dans une généalogie plus vaste où se donne à penser un usage particulier de *« la procédure millénaire de la combustion »*, de la Chine ancienne à l'Inquisition médiévale, en passant par l'Empire romain. L'autodafé de Berlin, comme tout « acte de foi » (« *auto da fe* » en portugais, selon une étymologie rappelée par Roland Béhar), s'apparente alors à un rituel de purification. *« L'idée de pureté raciale, de pureté religieuse, de pureté culturelle se réalise à travers le symbolisme de l'opération de purification, pour laquelle le livre est à la fois porteur et symbole de l'infection »*, écrit Löwenthal.

Aux yeux de l'auteur de *L'Atomisation de l'homme par la terreur* (Allia, 2022), l'hygiénisme purificateur de l'autodafé et le dégoût pour ce qui est jugé impur finissent par instaurer une *« terreur organisée et tolérée contre la vie de l'esprit »*. Selon une différence de degré et non de nature, cette terreur culturelle menace l'individu dans son existence même, comme le rappelle le mot de Heinrich Heine (1797-1856) cité en exergue : *« Là où l'on brûle les livres, on finit aussi par brûler les hommes. »* Figure méconnue parmi les penseurs de l'école de Francfort exilés aux Etats-Unis pour fuir le nazisme, Löwenthal n'est lu en français que depuis la traduction, en 2019, de son livre, écrit en 1949 avec Norbert Guterman, *Les Prophètes du mensonge. Etude sur l'agitation fasciste aux Etats-Unis* (La Découverte). Son œuvre aide aujourd'hui à reconnaître dans l'air du temps, et toutes proportions gardées, comme des odeurs de cendre, venues de ces bûchers sans flamme parfois dressés dans le débat public, quand des livres ou des noms jugés idéologiquement impurs sont condamnés à l'effacement.

Autodafés. Ces livres qu'on brûle
(Calibans Erbe),
de Leo Löwenthal,
traduit de l'allemand, édité et postfacé par Roland Béhar, Rue d'Ulm, « Versions françaises », 152 p., 16 €, numérique 11 €.